

LE TEMPS DES FEMMES

EMMANUELLE
DE BOYSSON

Sensibilité
Grande
Le Salon
d'Emilie

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

Le Salon d'Émilie

1643. À la mort de son père, la jeune Émilie Le Guilvinec quitte sa Bretagne natale pour devenir préceptrice dans le Marais, à Paris, chez la comtesse Arsinoé de La Tour. Sa culture, son esprit et sa fraîcheur lui ouvrent la porte des salons littéraires. Émilie rencontre les fameuses précieuses qui se piquent de lettres et d'érudition. L'ambitieuse suscite vite des jalousies.

Dans les tourments du royaume déchiré par la Fronde qui traumatise Louis XIV enfant, l'attachante Bretonne se débat au cœur des jeux de pouvoir et confie à son journal ses troubles, ses rêves, ses passions aussi.

Saura-t-elle se jouer de l'arrogance et des volte-face de cette noblesse dont elle ne partage pas le sang ? Maintiendra-t-elle son rang au milieu de ces brillantes amazones qui excellent dans l'art de la conversation et de la raillerie ? Pourra-t-elle aimer l'homme qu'elle a choisi plutôt que celui qu'on lui impose ? Son ascension la conduira-t-elle à sa perte ?

Plongée dans l'univers des salons, ce roman palpitant est aussi une grande histoire d'amour nourrie de rebondissements et d'intrigues.

Auteur d'une douzaine d'ouvrages, dont Les Grandes Bourgeoises chez Lattès, Emmanuelle de Boysson aime les destins de femmes. Présidente du Prix de la Closerie des Lilas, journaliste et critique littéraire, elle défend la nouvelle littérature féminine.

Flammarion

*Le Salon
d'Emilie*

DU MÊME AUTEUR

Les Nouvelles Provinciales, J.-C. Lattès, 2008 ; J'ai Lu, 2010.

Le Cardinal et l'Hindouiste, Albin Michel, 1999, Petite Renaissance-Spiritualité, Presses de la Renaissance, 2008.

Les Grandes Bourgeoises, J.-C Lattès, 2006 ; Pocket, 2007.
L'Amazone de la foi ou la fascinante histoire de Madeleine de la Peltrie, Presses de la Renaissance, 2005.

Le Secret de ma mère, Presses de la Renaissance, 2003.

LE TEMPS DES FEMMES

EMMANUELLE
DE BOYSSON

*Le Salon
d'Emilie*

ROMAN

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-4049-0

Émilie : *Va-t'en, et souviens-toi
seulement que je t'aime.*
Corneille, *Cinna*, 1640.

À mes amies du Prix de la Closerie des Lilas.

Une corne de brume. Des pierres sèches se lamentent. Le cri des mouettes affamées perce l'air. Sur le chemin creusé d'ornières qui serpente entre les champs couverts d'une mousse couleur velours râpé, Gros Grain, le cheval de trait du père Louis, peine à tirer la charrette. Émilie et son amie Guérolé se cramponnent aux bourriches du vieux paysan. Elles ont faim, sont gelées, leurs pieds sont gourds. Leur ventre gargouille. Emmitouflées dans leur pèlerine noire, elles se tiennent par la main. Sur leurs genoux, des petits couteaux et des tranches de pain noir, enveloppés dans un torchon. Un vent glacial déferle sur la lande. Le père Louis fouette Gros Grain :

— *Loukez*¹ ! Larron de cheval ! Sale temps. Pour sûr, on s'en souviendra de cet hiver 1643. Y a pas un marin qui est sorti en mer. Va falloir me donner un coup de main. Le goémon fait le meilleur fumier.

Revoir la mer, quitter quelques heures le bourg gris et s'enivrer d'embruns, de sel, de coquillages. Émilie en a tellement envie. L'angélus sonne à la chapelle de Sainte-Anne-la-Palud. Ses parents vont partir au marché de Quimper, elle ne les a pas prévenus. Du haut de la dune, la plage apparaît enfin, enveloppée de blanc.

1. Couillon, en breton.

Le Temps des femmes

Marée basse. La crique grouille d'étrilles, de crevettes, palourdes, bernard-l'ermite. Émilie et Guénolé sautent de la carriole, abandonnent leurs sabots, relèvent leurs jupons, repèrent un piton d'un noir bleuté, se regardent, sourient, se précipitent vers les moules en grappe. D'un geste ferme, elles les ouvrent et les gobent comme un renard un œuf.

Émilie goûte du bout de la langue l'eau salée que le suroît plaque sur son visage. À dix-sept ans, elle a gardé les joues rondes de l'enfance, un ovale en cœur, une fossette au menton. Une bouche pulpeuse, de grands yeux rieurs bleu marine, de longs cheveux blonds bouclés, la taille aussi souple que les ajoncs qui dorent les montagnes Noires : une beauté florescente, insaisissable. Guénolé, brunette un peu bovine à force de saucer des marmites, trapue comme un banc d'église, la rassure ; ses pommettes rebondies, sa belle humeur la réjouissent. Elles ont grandi ensemble. Leurs conversations ont commencé sur les genoux de leurs mères. Deux bébés, le crâne chauve couvert d'un bonnet perlé. Aujourd'hui, elles se chamaillent en breton, se confient en français qu'Émilie manie à la perfection – c'est ce qu'elle croit. Elle l'a appris grâce à son père, Paul Le Guilvinec, un des rares de la région à parler cette langue. Un petit avantage qui lui permet de moucher les gars de Locronan qui l'approchent d'un peu trop près.

L'écume des vaguelettes érotise ses orteils. Son regard se perd dans la baie de Douarnenez dont elle ne voit plus ni les pointes rocheuses ni les falaises ni les anses aux dunes sablonneuses. Lorsqu'elle était enfant, elle croyait percevoir l'écho de la ville d'Ys engloutie. Les anciens prétendent que leurs aïeux ont connu cette cité, une des plus belles, une des plus festives du monde. Guénolé la tire de sa rêverie :

— Regarde, on dirait la carcasse d'un galion.

— Il n'est pas d'ici. C'est peut-être un navire barbaresque ? Ceux qui attaquent les bateaux en route pour la Nouvelle-France, de l'autre côté de l'océan. Le père Conan m'a dit que des jésuites et des religieuses y sont partis convertir les Indiens. J'aimerais bien les rejoindre.

— Une contrée de sauvages ! Tu serais torturé, brûlée vive, mangée crue.

— Ma pauvre Guénolé, tu as peur de tout. Tu ne vois pas plus loin que le clocher de Locronan.

— Tu m'agaces avec tes grands airs. C'est ici, dans ce pays de la fin des terres, que je me marierai, ici que je finirai mes jours.

— Ne me parle pas de mariage ! Hier soir, ma mère m'a demandé, pour la dixième fois, pourquoi je ne voulais pas de Baptiste Le Guez. Elle a osé me dire : « Tu coûtes, tu sais, il est temps que tu t'établisses. » Je n'en peux plus ! Heureusement, père me comprend. Il ne fera rien pour arranger l'affaire.

— Tu as tort de faire la difficile. Le Guez est fils d'officier, il a du bien.

— Ce gros gras me dégoûte. Il pue le *gwin*¹. Tu te souviens ? Quand nous dansions autour de l'arbre de Mai, il m'a collée en murmurant qu'il ferait de moi sa femme. Je lui ai répondu en français : « Votre haleine est fétide. » Sa tête d'éméché ahuri ! À la Toussaint, il est venu faire sa demande à ma mère. J'aime mieux rester vieille fille ou entrer au couvent.

— Ça ferait pitié. Au lieu de rire et de rêvasser dans ta chambre, tu devrais m'accompagner aux veillées dans les étables. On joue à la galoche, on chante... Ça te changerait les idées. Si je te dis un secret, tu le garderas ?

— Sur la croix du calvaire, si je mens, je vais en enfer.

1. Le vin, en breton.

— Je suis amoureuse de Malo Guéguen. Mais chut ! Il ne le sait pas.

— Malo ! Il est fait pour toi comme la crème pour la baratte, s'exclame Émilie qui a du mal à cacher une pointe de jalousie.

Le jeune tisserand est plus délicat, plus attentif que les autres. Émilie a l'habitude de lui rendre visite dans son atelier. Elle aime le regarder trier les fils de chanvre, toujours un mot amical, un sourire. La semaine dernière, parée de sa plus belle jupe, elle s'est approchée du métier. Malo a levé la tête, l'air étonné. Une main sur la navette, elle lui a dit : « Si tu veux bien, je te préparerai des *crampoës guinis*¹ avec un bel œuf dessus. » Il lui a caressé la joue, a murmuré : « Tu es trop belle. Vive comme une anguille, tu finirais par t'ennuyer avec moi. » Émilie a baissé les yeux, serré les poings. S'en est voulu d'avoir oublié sur son banc le ruban de velours qu'elle portait autour du cou. Elle n'en a pas d'autre.

— Malo, il est gentil. Il ne me battra pas, assure Guénolé.

— C'est ce que tu crois ! Pense à Françoise Le Moël. Quand son mari boit, il la vanne. Malo te fera dix enfants : tra-la-laire... chantonne Émilie en éclaboussant Guénolé. Allons retrouver le père Louis. Il doit s'impatienter.

Les jeunes filles se mettent à courir, leurs pieds s'enfoncent dans le sable. Il bruine, elles sont trempées. À tordre.

— À quoi il ressemblerait l'homme de tes rêves ? lance Guénolé, essoufflée.

— Il serait bon, rêveur... ne sentirait pas le poisson. Il aurait des yeux vert fougère, de longues mains sans cal...

— Un fainéant, quoi !

1. Crêpes de blé.

Le Salon d'Émilie

— Pas du tout. Les poètes et les musiciens travaillent, eux aussi.

— Balivernes ! Tu lis trop de romans. Épouse le tambour ou le sonneur.

Elles éclatent de rire. D'un même élan, elles entonnent une vieille comptine celtique :

Ul labousig er c'hoad melem e zivaskell

*A ziskenn bep mintin war gornig va mantell*¹.

La mer monte. Le père Louis finit d'entasser des algues dans des paniers usés.

— Vous auriez pu venir plus tôt, coquines, grommelle-t-il. La charrette est pleine. En route.

1. Un petit oiseau se pose chaque matin sur mon épaule, et me chante : « Si tu te maries cette année, ne choisis pas un veuf ; son cœur est triste, celui d'un jeune homme est joyeux. »

Gros Grain accélère le pas. De ses narines, à l'affût des odeurs de châtaigne et de glands, s'échappe un nuage blanc. En équilibre sur le goémon frais, Émilie et Guénolé scrutent l'horizon où se découpent les croupes cendrées du Menez Hom.

— Tu entends ? dit Guénolé. On dirait le hurlement d'un loup dans la forêt ou plutôt les plaintes d'une femme. Sans doute celles de la Kermadec. Par temps de brouillard, elle sort appeler son mari disparu en mer. Le curé m'a dit qu'elle était possédée par le malin et qu'elle avait empoisonné la petite Bernart. Les gars du pays auront la peau de cette sorcière.

— La fille de Jean Bernart est morte de la peste : la Kermadec n'a tué personne, s'empporte Émilie. Le curé l'accuse de vivre dans le péché parce qu'elle n'est pas chrétienne, voilà tout.

Elle se garde d'ajouter qu'il y a un an, près de la source miraculeuse, elle a découvert la caverne de la Kermadec. Depuis, il lui arrive de rendre visite à cette vieille femme. Elle lui montre des plantes qui guérissent les furoncles et les fièvres.

— La Kermadec jette des sorts ; elle se change en loup et attaque nos troupeaux, poursuit Guénolé. Elle descendrait de la Kéban, la druidesse qui a enfermé sa fille dans un coffre.

Le Temps des femmes

— Tu sais pourquoi la Kéban a caché sa fille ? la sonde Émilie.

— Pour la manger, pardi !

— Ne dis pas de bêtises. Mon père m'a raconté que la Kéban ne supportait pas que son mari la délaisse pour aller écouter les prêches de Ronan. Tu te souviens, l'ermite irlandais venu convertir les Bretons ? Par dépit, elle a fait croire que Ronan avait enlevé la petite. Le roi Gradlon a appris l'affaire et lâché deux molosses contre l'ermite. Les chiens se sont couchés près de lui en le léchant et il a rendu la vie à l'enfant. Un vrai miracle !

— Tu racontes bien les histoires, Émilie.

— Moi aussi, je vais te confier un secret : j'ai un carnet où je note ce que je n'ose pas dire à haute voix. Je ne sais pas à quoi ça me servira.

— À rien. Ça ne me manque pas de ne pas savoir écrire, rétorque Guénolé.

Au bout d'une sente envahie de houx et de ronces en berceau, le clocher de Locronan surgit de la brume. Les sabots de Gros Grain claquent maintenant sur le pavé de la rue Moal, le coin des tisserands. Dans chaque mesure, compagnons et apprentis y travaillent le chanvre, fabriquent des toiles à voile vendues en Hollande. Une ruche assourdissante : coups secs des hachoirs, crissements des rouets, cliquetis des navettes. Au bas du pavé s'écoule l'eau des routoirs. Émilie espère apercevoir Malo, Guénolé aussi. Trop tard. Gros Grain amble vers la place en pente douce où l'église et son Pénity dominant les riches demeures aux toitures d'ardoise des marchands et des officiers royaux.

Devant l'hôtel de la Compagnie des Indes, longue bâtisse ornée de hautes fenêtres à feuillures, les femmes tirent leur seau du puits. Deux agents de Quimper, en

pourpoint grenat, se dirigent d'un pas pressé vers leurs offices. Un troupeau de vaches nonchalantes les oblige à céder le passage. Devant l'atelier du maréchal-ferrant, sur des bancs de pierre, des vieilles filent quenouille. Des sœurs mènent à l'église des petites filles trop sages.

Un carrosse tiré par deux chevaux blancs entre sur la place. Les fillettes se dispersent ; les vaches sont priées de s'écarter. La voiture s'arrête devant l'hôtel Saint-Ronan, une des plus vieilles maisons de Locronan à escalier à vis et fenêtres Renaissance. Un attroupement se forme devant la porte-fenêtre de l'entrée. Émilie et Guénolé s'approchent. Une femme vêtue d'une cape noire descend du carrosse, suivie par ses enfants, ses gens, ses chiens.

— En voilà du beau monde ! Encore une grande dame de Paris qui vient remercier notre saint Ronan d'avoir exaucé ses vœux. Espérons qu'elle sera généreuse. Plus on a de sous, plus on est avare, s'exclame le père Louis en levant les bras au ciel.

Émilie reste bouchée bée. Elle pense à ces femmes raffinées dont lui parlait son père lorsqu'il livrait son vin dans les hôtels du Marais, à Paris. Combien de fois a-t-elle imaginé ces salons tendus d'or, ces tenues hors de prix, ces cous chargés de pierreries. « Elles ne parlent pas comme nous, elles emploient des mots qu'on ne connaît pas, elles affectionnent les répliques, les tirades, les jeux. Elles s'enduisent de lait d'ânesse, se parfument, échangent des billets secrets », racontait Paul Le Guilvinec. Émilie jette un dernier regard sur l'inconnue qui s'engouffre dans l'hôtel en caressant son épagneul pomponné : une belle bête, un chien de riches.

Il est midi au cadran solaire du Pénity. Ses parents vont rentrer. Elle court rue des Charrettes jusqu'à l'auberge Notre-Dame, décrotte ses sabots, les dépose sur le pas de la porte surmontée d'une statue de la Vierge. Avec sa façade

allongée à quatre travées, ses lucarnes à fronton courbe, la taverne des Guilvinec a fière allure. La grand'salle est vide : quelques bancs et tables en bois, des foudres, des barattes, des charniers. Devant la cheminée où les flammes chauffent une grande marmite, la jeune fille déguste une tranche de pain tartinée de beurre salé. Elle file à l'étable, caresse Roussette et Jacquette, les vaches de la maison, monte à l'étage : deux lits clos, le sien et celui de ses parents séparés par une mince cloison. Sur la table, la bassine en cuivre et le broc qui servent à la toilette. Émilie ouvre le coffre à linge, en sort une chemise et une jupe propres, se change, se coiffe devant l'unique miroir de la maison piqueté de gris. Elle a hâte de se replonger dans son roman, d'y retrouver Astrée et Céladon, des jeunes nobles déguisés en bergers. Sur un banc creux près du buffet, elle ouvre son livre, hume l'odeur de poussière qu'exhalent les pages et se revoit, enfant, devant cette table de chêne, recopiant, sous l'œil vigilant de son père, des passages du voyage d'Ulysse. Sa mère, Marie-Thérèse, désapprouvait cette « perte de temps » et reprochait à son mari de lui enseigner « des sornettes qui ne feront pas d'elle une fille bonne à marier ». Épuisée par le travail et les soucis domestiques, cette femme austère et courageuse dont les cheveux ont trop vite blanchi avait rêvé d'une vie plus aisée. Elle aurait voulu voir du pays, connaître, elle aussi, un peu de bon temps. Son drame : n'avoir pu donner un fils à Paul. Après la naissance d'Émilie, elle a fait quatre fausses couches et perdu trois enfants avant leur baptême. Longtemps, elle est allée en cachette frotter son ventre contre la jument de pierre. « Le bon Dieu n'en fait qu'à sa tête », répète-t-elle souvent.

Émilie entend ses parents arriver les bras chargés de victuailles. Elle pose *L'Astrée*, tend l'oreille.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1	11
Chapitre 2	17
Chapitre 3	27
Chapitre 4	41
Chapitre 5	55
Chapitre 6	69
Chapitre 7	81
Chapitre 8	99
Chapitre 9	113
Chapitre 10	129
Chapitre 11	143
Chapitre 12	159
Chapitre 13	175
Chapitre 14	191
Chapitre 15	215
Chapitre 16	227
Chapitre 17	241
Chapitre 18	257
Chapitre 19	271
Chapitre 20	289
Chapitre 21	295
Chapitre 22	303

Le Temps des femmes

Chapitre 23	317
Chapitre 24	333
Chapitre 25	347
Chapitre 26	357

Mise en page par Meta-systems (59100 Roubaix)

N° d'édition : L.01ELIN000190.N001

Dépôt légal : avril 2011